

Livret pédagogique à destination des professeures et encadrantes de groupe

---

Aysha E Arar : *Al Farisa*  
Natasha Tontey : *Beyond the Belly Button*

Exposition à la Ferme du Buisson  
du 15 mars au 12 juillet 2026



# Introduction

Les nouvelles expositions du centre d'art de la Ferme du Buisson nous plongent dans l'univers de deux artistes femmes.

Au rez-de-chaussée, l'exposition *Al Farisa* est dédiée aux œuvres d'Aysha E Arar. Entre grands dessins sur tissu et petits formats sur papier, l'artiste palestinienne adopte un tracé léger au charbon ou pastel soulevant des questions tant poétiques que politiques. À travers des portraits, mais aussi des compositions aux symboles récurrents, l'artiste explore son désir d'émancipation, son identité de femme palestinienne et, plus généralement, la condition du peuple palestinien.

À l'étage, l'exposition *Beyond the Belly Button* est consacrée aux vidéos de Natasha Tontey, dans une scénographie haute en couleurs. Indonésienne, Natasha Tontey est surtout de culture minahasa, un peuple autochtone du nord de Sulawesi, en Indonésie. Ses courts-métrages adoptent une esthétique pop, volontairement kitsch et bricolée pour plonger dans les mythes et savoirs ancestraux des Minahasans, à l'heure des technologies numériques.

Si les deux artistes inscrivent leur travail dans des réalités et références bien différentes, leurs œuvres partagent tout de même des préoccupations proches : le travail autour d'un imaginaire, de récits voire de légendes minorisés, la place des femmes dans ces contextes, ou encore le recours à des figures fantastiques et animales pour explorer ces questions.

## *Les visites de groupe au Centre d'art*

Ce livret pédagogique présente des pistes thématiques à aborder au fil des visites, mais aussi en classe, pour préparer ou approfondir votre venue.

Toutes les visites de groupe sont gratuites et accompagnées par une médiatrice. Les visites reposent sur les échanges avec les participantes : elles s'appuient sur leurs réactions, émotions, idées et questionnements, afin de laisser parler la curiosité du groupe.

Les visites de groupe sont possibles dès 6 ans.

Le format et le contenu sont adaptés à l'âge et au profil du public.

Une pré-visite avec une médiatrice est possible pour les encadrantes afin de préparer la sortie en amont.

---

# Aysha E Arar

À partir de 6 ans

- La liberté et l'émancipation : qu'est-ce c'est ? Comment se sentir libre ?
- L'œuvre d'art peut-elle être un espace d'émancipation ?
- Les symboles et les mots : est-on toujours d'accord sur leur(s) sens ?

- Sur quels critères donne-t-on de la valeur à une œuvre ? Comment s'affranchir du critère de la technicité, de la complexité ? Quels biais se cachent derrière la notion de « simplicité » appliquée à une œuvre ?
- Comment aborder la violence du génocide dans une œuvre d'art ?

À partir de 11 ans

## Un désir de liberté

Les œuvres d'Aysha E Arar sont empreintes d'un désir de liberté, la recherche d'une émancipation individuelle et collective. Cette idée est exprimée visuellement par l'omniprésence d'animaux à dimension symbolique : l'oiseau et le cheval incarnent physiquement la liberté de mouvement, la vitesse, la force.

Dans son œuvre vidéo *Husan Al-Amal (Le Cheval de l'Espoir)*, Aysha E Arar se met en scène elle-même, à cheval, chantant en arabe une ode à la liberté : « Brisez les chaînes. / Ornez les joues / du parfum de la liberté ». La possibilité même de chanter est une forme d'émancipation pour l'artiste, qui aurait voulu en faire son métier. Ce rêve manqué peut alors se réaliser par sa pratique artistique et notamment son travail vidéo.

Parmi les figures féminines qui peuplent fréquemment ses dessins, certaines d'entre elles prennent les traits de l'artiste, devenant presque des auto-portraits. Là aussi, on peut y voir une forme de réappropriation de soi, et donc une tentative d'émancipation par la pratique artistique, qu'elle présente d'ailleurs comme une nécessité quotidienne. En filigrane, on peut aussi reconnaître dans ces femmes la figure de « Al Farisa », guerrière à cheval qui donne son titre à l'exposition. Figure de femme en résistance, Al Farisa est une héroïne qui se travestit en homme pour combattre à cheval. En faisant appel à cette figure, Aysha E Arar propose un nouvel imaginaire d'émancipation féminine.



Extrait de la vidéo *Horse of Hope* d'Aysha E Arar, 2025, co-production CC Strombeek – Grimbergen et La Ferme du Buisson, © Aysha E Arar

## La Palestine

La notion de liberté résonne fortement lorsqu'elle est mise au regard de la nationalité palestinienne de l'artiste. Sur la grande fresque *Free love brings Palestine back to life*, la possibilité d'un État-nation palestinien est directement questionnée par la présence d'un drapeau palestinien laissé blanc, comme si sa réalisation ne pouvait advenir qu'avec l'ajout des couleurs. C'est d'ailleurs les trois couleurs de ce drapeau qui ont été utilisées dans *My lover and I are two Palestinian moons*, œuvre plus récente dans laquelle l'artiste utilise de la peinture à la bombe.

La présence d'enfants portant des gamelles et demandant de la nourriture est une référence directe à la famine qui touche la bande de Gaza, conséquence du blocage humanitaire mis en place par l'État d'Israël et de la guerre génocidaire\* perpétrée à l'encontre des palestinien-nes de Gaza. Comme une réponse à l'horreur s'élève le cri de l'artiste, répété en arabe : « La Palestine c'est ma mère / La Palestine c'est mes enfants / La Palestine c'est moi ».

\*Le terme « génocide » appliqué aux crimes de guerre commis en Palestine

L'utilisation du terme « génocide » relève d'un cadre juridique strict, défini par la Convention des Nations Unies de 1948 pour la prévention et la répression du crime de génocide. Un génocide se caractérise par l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux (*cide* signifie tuer). Dans le cas des crimes commis par les autorités israéliennes à l'encontre des populations palestinien-nes de Gaza, plusieurs organisations internationales, telles que *Human Rights Watch* ou encore *Amnesty International* (dans un rapport de 300 pages), reconnaissent et qualifient ces derniers de génocidaires. La commission d'enquête internationale et indépendante mise en place par le Conseil des droits de l'Homme de l'ONU a notamment rendu en septembre 2025 des conclusions sans appel sur l'intention génocidaire de la guerre menée à Gaza par l'État d'Israël. Ainsi, qualifier la situation en Palestine de génocide ne relève pas d'une opinion, mais d'une analyse juridique fondée sur le droit international.



Vue de l'exposition « Al Farisa » d'Aysha E Arar, 2025, CC Strombeek – Grimbergen, en co-production avec la Ferme du Buisson, courtesy de l'artiste et des galeries Dvir et Sans titre, © photo Joost Joossen | We Document Art

## L'amour comme alternative

Les dessins d'Aysha E Arar sont peuplés de figures féminines. Parfois, celles-ci sont accompagnées d'une seconde silhouette, généralement masculine. L'artiste convoque la notion de « mehuba » pour comprendre la récurrence de ces duos : bien plus qu'un amour romantique, filial ou religieux, le mehuba est un amour profond, inconditionnel et désintéressé. Cette forme d'amour est un idéal recherché, comme une alternative possible aux relations de domination qui existent au sein de la famille et du couple, qui peut aussi être pensée à l'échelle politique. Elle résonne encore plus douloureusement dans le contexte palestinien.



Vue de l'exposition « Al Farisa » d'Aysha E Arar, 2025, CC Strombeek – Grimbergen, en co-production avec la Ferme du Buisson, courtesy de l'artiste et des galeries Dvir et Sans titre, © photo Joost Joossen | We Document Art

## De l'art « naïf » ?

Les dessins d'Aysha peuvent surprendre par leur caractère épuré : le trait est léger et fin, les éléments figuratifs ne respectent pas toujours les proportions ou la perspective. L'artiste dessine d'ailleurs avec une certaine spontanéité, à même le sol, et sur des matières brutes, moins nobles que la toile (le tissu blanc ou le papier). On pourrait être tenté de caractériser son style d'« enfantin » ou même de « naïf », mais ces termes posent problème.

Le terme « naïf » est utilisé pour désigner un style pictural figuratif ne respectant pas – volontairement ou non – les règles de la perspective, les dimensions, l'intensité de la couleur et la précision du dessin. Le terme, aux contours flous, ne possède pas de définition précise, mais comporte un jugement de valeur (non revendiqué).

Le terme « naïf », historiquement, et encore aujourd'hui, sert moins à décrire un parti-pris artistique qu'à exclure

des artistes qui n'ont pas été formés dans les institutions légitimes ou ne possèdent pas les techniques jugées nécessaires pour acquérir le statut d'art noble. Ce terme renforce un imaginaire élitiste de l'art, comme un lieu de hiérarchisation et d'entre-soi, où la technicité de la réalisation est un critère de reconnaissance par les pairs.

L'art dit « naïf » est souvent accolé au terme « enfantin », insinuant par là même que toute une partie de la population (et notamment les enfants) ne peut pas faire partie du champ artistique. Ces questions recourent les débats qui entourent le terme d'art « brut ». Aujourd'hui, cette catégorie est contestée pour la dimension raciste, impérialiste et validiste qu'elle sous-tend.

## Le symbolisme

Les dessins d'Aysha E Arar sont parcourus de motifs à dimension symbolique. L'œil, par exemple, apparaît de manière récurrente : tantôt fermé, comme synonyme d'introspection ou d'entrée dans le monde du rêve, de l'imaginaire ; tantôt ouvert, observant le monde, l'avenir ou la dureté du réel. En regard, l'œil fermé peut être interprété comme le refus de se confronter au réel (aux urgences politiques contemporaines, par exemple). Par son omniprésence et ses multiples déclinaisons, le symbole, chez Aysha E Arar, devient polysémique.



Vue de l'exposition « Al Farisa » d'Aysha E Arar, 2025, CC Strombeek – Grimbergen, en co-production avec la Ferme du Buisson, courtesy de l'artiste et des galeries Dvir et Sans titre, © photo Joost Joossen | We Document Art

# Natasha Tontey

À partir de 6 ans

- Qui sont les créatures magiques de Natasha Tontey ?
- Pourquoi sont-ils faits avec des matériaux et techniques volontairement bricolées ?
- Raconter des histoires : de quelles histoires se souvient-on ? Quelles histoires sont effacées ? Pourquoi inventer de nouvelles histoires ?

- Pourquoi garder la mémoire des récits minorisés est-il important ?
- Pourquoi avoir recours à des esthétiques pop marginalisées pour raconter ces histoires ?
- Est-ce que l'art et le monde de l'imaginaire peuvent nous aider à repenser notre rapport aux autres et au monde ?

À partir de 11 ans

## Adopter le point de vue minorisé

Natasha Tontey est de culture minahasan. Les Minahasans sont une population autochtone de la région de Minahasa, sur l'île des Célèbes, à l'est de l'Indonésie. Les films de Natasha Tontey s'appuient sur les récits, mythes et figures de cette culture. Mais l'artiste ne cherche pas simplement à en reprendre les motifs : l'œuvre tente d'adopter le *point de vue* des Minahasans, afin de ne pas reproduire un regard java-centré, c'est-à-dire le regard majoritaire, dominant.

En effet, les fondateurs de l'État indonésien ont imposé une définition restrictive de l'identité nationale, dans laquelle les minorités sont invisibilisées. Pour l'artiste, l'État indonésien post-indépendance est resté centralisé autour de l'île de Java, qui concentre le pouvoir politique, tandis que les régions de l'est sont considérées comme des espaces de ressources où les richesses sont contrôlées et extraites pour le bénéfice du centre. De ce point de vue, adopter un nouvel imaginaire, en changeant de point de vue, relève d'un acte politique autant qu'artistique. Natasha propose ainsi d'explorer un nouveau lien à la terre, au collectif, à ses ancêtres.

### La culture minahasan

Les vidéos de Natasha Tontey nous plongent dans un univers fantastique, dans lequel récits et personnages sont imprégnés de la cosmologie minahasan (c'est-à-dire la manière de concevoir l'univers et son fonctionnement), une culture animiste (système de pensée qui considère que la nature est animée) qui repose sur l'idée d'un don réciproque. Ce point de vue non-anthropocentré (qui ne place pas l'humain au centre du vivant) est fondé sur un rapport d'entraide et de réciprocité avec la nature. Pour autant, les vidéos de Natasha Tontey n'occultent pas le fonctionnement patriarcal du peuple minahasan, ni même sa réalité contemporaine, et notamment sa perméabilité aux cultures mondialisées.



Natasha Tontey, *Garden Amidst the Flame*, 2022, vidéo 16:9, 27 min, courtesy de l'artiste



Natasha Tontey, *Of Other Tomorrows Never Known*, 2023, vidéo 4:3, 15 min, courtesy de l'artiste

## Un univers stylisé, éclectique et kitsch

Au regard du contexte historique, les vidéos de Natasha Tontey ont de quoi surprendre : l'univers visuel adopte une esthétique pop voire kitsch. Les décors et costumes y semblent faits de bric et de broc, ramenant le récit cosmologique à une réalité très concrète. Le sérieux du récit est contrebalancé par la fantaisie de la forme.

Les matériaux et techniques utilisés (masques, déguisements, marionnettes ou effets spéciaux en carton pâte) éloignent les films du réalisme pour proposer une autre esthétique : celle de la débrouille, du *do it yourself*. Cette démarche, revendiquée par l'artiste, est cohérente avec la nature des récits racontés.

La recherche de contrastes, d'éclectisme mais aussi d'étrangeté (dans les corps et leurs mouvements, dans le récit lui-même) nous embarque dans un autre monde, un entre-deux : entre humain et non-humain, ancestral et contemporain, réel et fantastique, passé, présent et futur.

### La parodie

Les influences de Natasha Tontey sont multiples. L'artiste joue par exemple avec les codes des *soap operas* indonésiens des années 1990. Un geste qui n'est pas dénué d'humour, mais qui revêt aussi une dimension politique : il s'agit de transformer les cultures pop marginalisées (b movies, horreur, théâtre grand guignol) en outil critique.

Dans ses films, la masculinité est l'objet de parodie. Natasha Tontey déstabilise l'esthétique machiste en mêlant les codes du western spaghetti à des éléments de culture *camp* (une esthétique qui joue sur l'exagération et le grotesque). Elle cite aussi le réalisateur américain John Waters parmi ses influences majeures : on y retrouve un même humour irrévérencieux, mais aussi un amour partagé pour le grotesque et l'absurde, caractéristique de ce réalisateur subversif.

# Informations et réservations

## Organiser une visite avec une classe ou un groupe

Toutes les visites de groupe sont **gratuites et accompagnées** (cf page 2).

Les visites sont adaptées à l'âge du public, à partir de 6 ans.

**Pré-visites pour les responsables de groupes sur demande** auprès de l'équipe des relations avec les publics. La pré-visite vous permet de préparer en amont une visite avec votre groupe.

Visites sur rendez-vous, tous les jours de la semaine de 10h à 18h.

## Contactez l'équipe des relations avec les publics

01 64 62 77 00

rp@lafermedubuisson.com

## Pour prolonger l'exposition

### Parcours exposition + cinéma

Profitez de votre venue à une visite d'exposition pour découvrir un film au cinéma de la Ferme du Buisson, avant ou après votre visite. Nous vous proposons un accueil spécifique autour du film et mettons à votre disposition des ressources pédagogiques afin de préparer la venue de votre groupe. Le billet cinéma est à 3,5€ par élève et les accompagnateur·rices sont invitées.

## Venir

Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson

Allée de la Ferme – Noisiel

77 448 Marne-la-Vallée Cedex 2

En transport : RER A, arrêt Noisiel

(20 min de Paris Nation – 15 min de Marne-la-Vallée)

En voiture : A4 dir. Marne-la-Vallée, sortie Noisiel-Torcy, dir. Noisiel-Luzard

lafermedubuisson.com